

Date de mise en ligne : 24/06/2006 :

<http://www.inlibroveritas.net>

ZOLA Émile, *La Débâcle*, Paris, Gallimard, Folio
Classique, Edition établie et annotée par
Henri Mitterrand, Préface de Raoul
Girardet, 1984.

ZUMTHOR, *Charles le Chauve*, Paris, éditions
Tallandier, 1981.

GARDINIER, *Oliver Cromwell*, Londres et al.:Longmans, Green, 1901.

GREIMAS A. J., « article : Véridiction », dans A. J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 2, Paris, Hachette Université, 1986, p. 418.

HALSALL Albert, *L'art de convaincre. Le récit pragmatique, rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1988.

ROTH F., *La guerre de 70*, Paris, Fayard, 1990.

STEVENSON Robert, *L'Île au trésor* (trad. André Laurie), Paris, J. Hetzel, 1885.

SULEIMAN Susan, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983.

TOLKIEN J., *Le Seigneur des anneaux* (trad. Francis Ledoux, Daniel Lauzon), Paris, Christian Bourgeois, 1973.

ZOLA Émile, *La Débâcle*, Collection Romans / Nouvelles, 1892. Consulté le 5 janvier 2015.

Bibliographie

ARISTOTE, *Rhétorique* (présentation et traduction de Pierre CHIRON), Paris, Flammarion, 2007.

BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale. 1*, Paris, Gallimard, 1966.

CONGRAS Clémentine, *La Débâcle d'Emile Zola. Parcours de l'armée de Chalons en 1870. Entre Histoire et roman. Mémoire de séminaire, à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon. Consulté le 20 janvier 2015, mise en ligne en 2005 : http://doc.sciencespo-lyon.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/Cyberdocs/MFE2005/congras_c/html/index-frames.html*

De VOGÛE, « La Débâcle, de M. Émile Zola », *Revue des Deux Mondes*, Paris, Bureau de la Revue des Deux Mondes, 3e période, tome 112, 1892, pp. 443-458.

Duquet, A. *Froeschwiller, Châlons, Sedan*. Paris : G. Charpentier, 1880.



pour but de transmettre l'idée de Zola et de pousser le lecteur à agir.

Conclusion

Dans notre recherche, nous avons tenté de montrer que *La Débâcle* représente un exemple du roman mis au service de l'Histoire. Grâce à ce roman, Zola a pu relater, avec une scrupuleuse exactitude, toute une période de France : la guerre de Sedan et La Commune. Nous avons également démontré que *La Débâcle* relève du récit pragmatique d'autant plus que Zola y critique les défauts du Second Empire qui ont mené à la défaite de Sedan et qu'il invite ses contemporains à opérer un changement crucial en France pour éviter un désastre pareil. Enfin, grâce à notre analyse « sémio-rhétorique » du récit historique de *La Débâcle*, nous avons expliqué comment l'Histoire peut à son tour servir le roman. En effet, l'insertion des données historiques permet au récit pragmatique d'atteindre le plus haut potentiel persuasif.



injonction »²⁰. La relation entre l'histoire, l'interprétation et l'injonction peut être comme une chaîne d'implication : l'histoire implique l'interprétation, qui à son tour implique l'injonction finale. Dans le cas de *La Débâcle*, le raisonnement inductif peut être représenté ainsi :

HISTOIRE		INTERPRETATION		INJONCTION
RACONTÉE	=>	De telles conditions	=>	Il faut opérer une
Les conditions politico-militaires en France, la corruption et le régime faible ont engendré la défaite de Sedan		peuvent continuer à causer la détérioration du pays		vraie réforme au pays et le reconstruire

Nous pouvons donc conclure que la persuasion par le roman historique est effectuée à deux niveaux : d'une part, par les marques de véridiction qui caractérisent le récit historique, le roman atteint le plus haut degré de persuasivité. D'autre part, au niveau macrostructural, le récit de *La Débâcle*, considéré comme *exemplum*, constitue un élément dans un raisonnement inductif ayant

²⁰ Susan SULEIMAN, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, PUF, 1983, p. 46.

Pour les Pères chrétiens, l'efficacité de l'*exemplum* historique provenait donc de sa nature factuelle. L'imitation, par le lecteur chrétien, du Christ est l'effet pragmatique visé de l'*exemplum*.

Pour comprendre l'effet persuasif de l'*exemplum*, il faut étudier l'exemple comme un principe de raisonnement argumentatif. Aristote écrit : « l'exemple est pareil à une induction et l'induction est un principe de raisonnement »¹⁹. Le raisonnement inductif se définit comme le passage du particulier au général. Il consiste à généraliser à partir d'une série d'observations et permet l'élaboration de lois.

FAITS OBSERVÉS (A) =====> LOI INDUITE (B)

Au niveau macrostructural, le récit narratif peut servir d'*exemplum* pour une idée ou un message que l'auteur veut transmettre au lecteur. Selon Suleiman (1983), « nous retrouvons ici le processus inductif qui caractérise l'*exemplum* : d'un fait particulier (histoire), on accède à une généralisation (interprétation), qui permet d'accéder à un autre fait particulier (...) »

¹⁹ Aristote, *Rhétorique*, Op. Cit., Livre II, chapitre XX, 1393a 27.

l'objet de la délibération quand on les emprunte aux faits historiques ; car les faits futurs ont le plus souvent, leurs analogues dans le passé. »¹⁷

Les faits historiques sont donc plus utiles que les faits inventés quand il s'agit d'une délibération. C'est pourquoi, les pères de l'Eglise Médiévale comme Saint Ambroise avaient recours à l'exemple narratif historique qu'ils trouvaient plus convaincant que de simples inventions, comme le souligne Jauss : « *A la différence de la littérature séculaire [...] qui, en ravissant son public par le moyen de topiques imaginaires et d'exploits héroïques, est censée l'induire subtilement en oisiveté et en péché, la poésie religieuse insiste sur la vérité historique de son matériau, ce qui exige du public plus qu'une simple contemplation agréable. Celui qui écoute la poésie religieuse est censé s'émouvoir jusqu'à sentir de la compassion et ainsi se porter à agir de façon à imiter le Christ* »¹⁸.

¹⁷ ARISTOTE. *Rhétorique* (présentation et traduction de Pierre CHIRON), Paris, Flammarion, 2007, p. 253.

¹⁸ JAUSS. « Levels of identification of Hero and audience », cité dans Halsall, 1988, *Op. Cit.*, p. 291.

discursive de l'historicité des données narratives (ou du moins de quelques-unes de celles-ci) offre à l'énonciateur le moyen d'influencer l'énonciataire en le mettant dans l'impossibilité de trouver « incroyables » au moins une partie du récit et de ses référents. Cette idée nous fait voir la véridiction comme ce qu'elle est en fait, c'est-à-dire comme une théorie rhétorique ou persuasive du discours narratif ou non »¹⁶.

Cet effet persuasif du roman historique a pour origine la *Rhétorique* où Aristote discute la persuasion effectuée par l'Exemple. Aristote distingue deux types d'exemples : l'exemple historique, fondé sur des faits réels et l'exemple inventé qui prend la forme d'une parabole ou d'une fable :

« Les récits sont de mise dans les harangues ; ils ont ce bon côté que trouver des faits analogues à puiser dans le passé est chose difficile, tandis qu'inventer des histoires est chose facile [...] Ainsi les arguments sont plus aisés à se procurer que l'on emprunte aux apologues ; mais ils sont plus utiles à

¹⁶ Albert HALSALL, *Op. Cit.*, p. 294.

employée pour servir le roman. En effet, l'insertion de l'Histoire dans le récit a un effet persuasif très fort. Car les récits historico-fictifs se caractérisent par les marques de véridiction. Or, l'efficacité constitue, selon Greimas, le critère pertinent du discours véridictoire : « *Exercé par l'énonciateur, le faire persuasif n'a qu'un seul but : la recherche de l'adhésion de l'énonciataire, conditionné par le faire interprétatif que celui-ci exerce à son tour : du même coup, la construction du simulacre de vérité, tâche essentielle de l'énonciateur, est tout autant liée à son propre univers axiologique qu'à celui de l'énonciataire et, surtout, à la représentation que se fait ce dernier de l'univers de l'énonciateur. On comprend alors que, dans de telles conditions, au concept de vérité se trouve de plus en plus substitué dans la réflexion épistémologique- celui de l'efficacité* »¹⁵.

En affirmant que « tout est vrai » dans le discours narratif, le récit atteint le plus haut degré de persuasivité. Halsall trouve que : « *l'assertion*

¹⁵ Algirdas Julien GREIMAS, « article : Véridiction », dans A. J. Greimas et J. Courtès, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, tome 2*, Paris, Hachette Université, 1986, p. 418.

n'est pas mauvais, parfois, de recevoir une bonne gifle : ça fait réfléchir. Et, mon Dieu ! Si c'était vrai qu'on avait quelque part de la pourriture, des membres gâtés, eh bien ! Ça valait mieux de les voir par terre, abattus d'un coup de hache, que d'en crever comme d'un choléra. (Zola, pp. 315-316)

La Débâcle est donc un appel à rebâtir la maison, à « réfléchir ». Raoul Girardet approuve cette tendance de Zola à condamner et à inviter à un changement. Il déclare dans la préface de *La Débâcle* (1984) : « *Heureux cependant celui qui, en toute certitude, en toute quiétude d'esprit et de conscience, se croit habilité à juger, investi du pouvoir de condamner.* » (p. 18)

Vu que le discours de *La Débâcle* tente d'agir sur le public et d'exercer une influence sur lui, nous trouvons que le roman s'apparente fort bien à l'analyse argumentative et relève du récit pragmatique.

L'effet pragmatique de l'insertion de l'Histoire dans le récit :

Comme *La Débâcle* représente un roman mis au service de l'Histoire, l'Histoire peut également être

Guerre Mondiale. En écrivant *La Débâcle*, Zola lui-même a déclaré dans l'une de ses correspondances à Van Santen Koff qu'il voulait « *d'abord, dire la vérité sur l'effroyable catastrophe dont la France a failli mourir. (...) Tout en ne cachant rien, j'ai voulu expliquer nos désastres* » (Zola, 2014, p. 600). Zola soulevait un questionnement qui suscite une réflexion sur les moyens d'éviter un désastre pareil et la nécessité de penser le présent d'une France matériellement et moralement issue de la défaite de 1870 et de la répression de la Commune de 1871. C'est une invitation au changement et au renouvellement. Si Zola accusait et dénonçait la corruption de la nation, il ouvrait pourtant la voie à une reconstruction ; c'est ce qu'il a exprimé par la bouche de Jean au discours indirect libre :

« Puis, à son tour, il dit son idée, péniblement, au petit bonheur des mots. On avait reçu une sacrée roulée, ça c'était certain !

Mais on n'était pas tous morts peut-être, il en restait, et ceux-là suffiraient bien à rebâtir la maison, s'ils étaient de bons bougres, travaillant dur, ne buvant pas ce qu'ils gagnaient. (...) Même il

souhaité la mort du père, pour que le fils régnât ? » (Zola, 1892, p. 98). Ensuite, le narrateur a cité au discours direct libre le message envoyé par l'Impératrice-Régente à Napoléon III pour le convaincre de continuer à combattre malgré les dégâts :

« Marche ! Marche ! Meurs en héros sur les cadavres entassés de ton peuple, frappe le monde entier d'une admiration émue, si tu veux qu'il pardonne à ta descendance ! » (Zola, 1892, p. 99)

L'Empereur devint donc « *un sacrifice accepté pour le salut de la dynastie* » (Zola, 1892, p. 104) comme l'affirme le narrateur. Quant à l'armée, elle se transforma en « *troupeau expiatoire, envoyé en holocauste, (qui) avait payé les fautes de tous du flot rouge de son sang* ». (Zola, 1892, p. 374)

Enfin, nous pouvons dire qu'en écrivant *La Débâcle*, Zola voulait persuader le lecteur de son point de vue sur les causes de la défaite de Sedan. Il avait pour but de rendre compte de la guerre de 1870 et de prendre le contre-pied des discours revanchards qui se multipliaient après la Commune et fleuriraient jusqu'à La Première



Paris, l'Impératrice poussa l'armée de Chalons à continuer sa marche sans espoir vers Bazaine. Selon l'expression de Zola lui-même, l'impératrice était « *immolée par un intérêt dynastique* » (Zola, 2013, pp. 515-516) Pour son intérêt donc, elle sacrifia 100000 Français et l'Empereur pour permettre à son fils de régner un jour comme le souligne le narrateur de *La Débâcle* :

« Ainsi, quelques heures avaient suffi, c'était maintenant le désastre décidé, accepté. (...) l'empereur, Et l'empereur, qui ne commandait plus, attendait le destin. On leur demandait leur vie et la vie de l'armée : ils les donnaient. Ce fut la nuit du crime, la nuit abominable d'un assassinat de nation ; car l'armée dès lors se trouvait en détresse, cent mille hommes étaient envoyés au massacre. » (Zola, 1892, p. 99).

Dans *La Débâcle*, Zola voulait mettre en lumière le ressort politique qui poussa l'armée de Chalons et l'Empereur avec elle, dans le piège de Sedan. C'est ce que l'auteur a exprimé clairement dans un passage au discours indirect libre où le narrateur transposait les pensées de Maurice : « *Cette nuit-là, l'impératrice n'avait-elle pas*



catholiques et nationalistes contre Zola » (p. 50). Ceux-ci n'ont pu lui pardonner d'avoir démystifié l'opinion sur la prétendue infaillibilité des grands chefs, d'avoir, selon l'expression de Roth (1990), décrit « *le processus de désintégration militaire* » (p. 690).

Quant à Napoléon III, il est présenté dans *La Débâcle* comme un homme qui ne sait pas prendre de décisions, qui est incapable de commander et qui n'a rien d'un grand chef. Il trouve que la paralysie de l'armée fait « *partie de haut, de l'empereur malade, incapable d'une résolution prompte, et qui allait envahir l'armée entière, la désorganiser, l'annihiler, la jeter aux pires désastres, sans qu'elle pût se défendre.* » (Zola, 1892, p. 11)

D'ailleurs, la critique de Zola n'épargne pas les politiques parisiens, notamment l'impératrice, son ministre de guerre Palikao et les bonapartistes autoritaires. Ceux-ci prirent le pouvoir aux bonapartistes modérés après les premières défaites de l'armée française. Dans *La Débâcle*, ce sont l'Impératrice-Régente –Eugénie– et les bonapartistes autoritaires qui prenaient les mauvaises décisions et qui poussaient l'armée au désastre. Craignant une révolution si Napoléon III et l'armée rentraient sur

de l'armée française n'étaient ni instruites, ni formées ni équipées. Le système militaire français n'a rien prévu, il est très lacunaire par rapport au système prussien ; le narrateur de *La Débâcle* décrit l'armée française comme une armée « gâtée par le remplacement à prix d'argent, laissée dans sa routine de l'école d'Afrique, trop certaine de la victoire pour tenter le grand effort de la science nouvelle » (Zola, *Ibid*, p. 14)

Quant aux généraux, Zola (1892) les trouve « médiocres pour la plupart, dévorés de rivalités, quelques-uns d'une ignorance stupéfiante » (p. 14) Ils ne prenaient pas la peine de distribuer des cartes de France aux officiers, ils n'essayaient pas d'instruire les soldats ni leurs chefs et n'élaboraient pas de plan cohérent. En ce qui concerne les officiers, ils ne connaissaient rien à la géographie du pays et ne pouvaient prendre de décisions cohérentes. Zola l'a clairement exprimé dans une interview au quotidien *Le Matin* (le 22 août 1892) : « Tous des incapables, depuis leur maître Napoléon ; tous au-dessous de leur tâche. » Congras (2005) explique que « cette critique acerbe des officiers a été l'élément principal soulevant l'opinion des milieux monarchistes, militaristes,

Pour la désorganisation et l'impréparation, Zola désigne une erreur majeure dans la préparation de la guerre : « *la mobilisation et la concentration faites d'un seul coup pour gagner du temps, aboutissant à un gâchis inextricable* » (Zola, 1892, p. 11). Il en résulte une grande panique : les troupes n'étaient pas au complet, les soldats ne trouvaient pas leurs divisions et erraient au hasard. Le narrateur de *La Débâcle* souligne :

« *On attendait d'Italie la troisième division ; la deuxième brigade de cavalerie restait à Lyon, par crainte d'un mouvement populaire ; et trois batteries s'étaient égarées, on ne savait où. Puis, c'était un dénuement extraordinaire, les magasins de Belfort qui devaient tout fournir, étaient vides : ni tentes, ni marmites, ni ceintures de flanelle, ni cantines médicales, ni forges, ni entraves à chevaux. Pas un infirmier et pas un ouvrier d'administration.* » (Zola, 1892, pp. 10-11)

Nous remarquons qu'outre la désorganisation, Zola insiste sur les problèmes d'approvisionnement et l'absence du matériel de base du soldat : armes, équipements, uniformes, rien n'est au complet. D'ailleurs, les réserves

plus les appétits de jouissances déchaînés par lui. »

(Zola, 1892, p. 14)

Zola se livre donc à une critique violente du Second Empire. Ce qu'il accuse, ce qu'il dénonce, c'est une période selon lui corrompue de l'histoire de France. Il critique l'absence de liberté sous l'Empire, la culture du plaisir dans lesquels on s'est entretenu, tout ceci a engendré une génération d'incapables et d'orgueilleux, génération qui a dû subir la défaite de Sedan à cette époque. Les Français vivaient dans l'illusion d'une France forte et invincible. Ils ne croyaient pas pouvoir perdre une guerre, ils pensaient comme Maurice, le héros de *La Débâcle* qui assurait « *La Prusse (...) allait être surprise, accablée de toutes parts, écrasée en quelques semaines. »* (Zola, 1892, p. 10) C'est cette illusion-là qui a conduit à la complète impréparation du conflit franco-allemand.

D'autres facteurs ont, d'après Zola, conduit à la défaite de Sedan : la désorganisation et l'impréparation, l'absence de stratégie efficace, les politiques parisiens, etc.

« la Prusse (...) à la tête des autres états allemands, tout ce vaste empire en formation, rajeuni, ayant l'enthousiasme et l'irrésistible élan de son unité à conquérir ; le système du service militaire obligatoire, qui mettait debout la nation en armes, instruite, disciplinée, pourvue d'un matériel puissant, rompue à la grande guerre, encore glorieuse de son triomphe foudroyant sur l'Autriche ; l'intelligence, la force morale de cette armée, commandée par des chefs presque tous jeunes, obéissant à un généralissime qui semblait devoir renouveler l'art de se battre, d'une prudence et d'une prévoyance parfaites, d'une netteté de vue merveilleuse. » (Zola, 1892, p. 14)

Devant la discipline allemande, sa rigueur scientifique et son organisation nouvelle, nous trouvons une France affaiblie et vieille comme le souligne Weiss :

« Et, en face de cette Allemagne, (...) la France : l'empire vieilli, acclamé encore au plébiscite, mais pourri à la base, ayant affaibli l'idée de patrie en détruisant la liberté, redevenu libéral trop tard et pour sa ruine, prêt à crouler dès qu'il ne satisferait



message que Zola veut transmettre au lecteur. Voici la quatrième de couverture :

« La Débâcle : Sedan, l'effondrement de la France impériale, frivole et corrompue, devant «l'esprit scientifique» de l'Allemagne et l'implacable mécanique de ses armées. La défaite, le siège de Paris, le brasier de la Commune, «l'exécrable semaine» de la répression versaillaise. Reportage militaire d'une scrupuleuse exactitude, fresque de deuil, de souffrance et de sang, le roman est aussi l'analyse de la déchirure qui est au cœur de la conscience collective des Français et que juin 40 fera revivre »¹⁴. (Zola, 1984, quatrième de couverture)

Comme nous le voyons dans la quatrième de couverture, Zola dresse, dans *La Débâcle*, une comparaison entre la faiblesse scientifique et militaire de La France d'une part, et la force et le progrès de l'Allemagne d'autre part. C'est ce qu'affirmait Weiss le beau-frère de Maurice dans *La Débâcle* en expliquant ses craintes avant la bataille de Sedan :

¹⁴ ZOLA, *La Débâcle*, 1984, quatrième de couverture.



du roman pragmatique comprennent toutes les formes de narrativité didactique, exemplaire, ou persuasive et *a fortiori* le roman réaliste, idéologique, encyclopédique, philosophique, à thèse, etc.

Selon cette description du récit pragmatique, nous postulons que *La Débâcle* porte toutes les caractéristiques du récit pragmatique. En effet, ce roman a pour but de critiquer tous les défauts du Second Empire qui ont mené à la défaite ahurissante de Sedan. Comme le souligne De Vogüé, Zola « *a voulu buriner dans un cadre de fiction l'histoire de la guerre de France ; il a voulu montrer dans cette guerre l'effondrement d'un empire, d'une société, d'une nation pourrie par « les dix-huit années de corruption »*¹³.

Si nous examinons la quatrième de couverture du roman, l'un des éléments paratextuels grâce auxquels l'auteur ou éventuellement l'éditeur indique comment il veut que le roman soit reçu, nous pourrions comprendre le

¹³ De VOGÜE, « La Débâcle, de M. Émile Zola », *Revue des Deux Mondes*, Paris, Bureau de la Revue des Deux Mondes, 3^e période, tome 112, 1892, p. 450.



discours est « toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière »¹⁰. En appliquant cette définition du discours au « discours du récit », Halsall a introduit la notion de *récit pragmatique* : « C'est au moment où le récepteur entre dans l'équation narrative qu'on peut voir le plus clairement la fonctionnalité persuasive implicite sinon de tout récit, du moins de celui que je voudrais appeler 'pragmatique' »¹¹

Mais qu'est-ce que Halsall entend par le *récit pragmatique* ? Il en donne deux exemples : *L'Espoir* d'André Malraux (1937) et *le docteur Pascal* d'Emile Zola (1893), ces romans « où sont exposés certains modèles noétiques qui cherchent, par l'emploi bien analysable de certaines techniques argumentatives, à persuader un lecteur du bien fondé des allégations qu'ils font sur des phénomènes extratextuels (en l'occurrence et respectivement, la guerre d'Espagne et la théorie de l'évolution biologique) »¹². Selon Halsall, les sous-genres

¹⁰ BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale. 1*, Paris, Gallimard, 1966, p. 242.

¹¹ HALSALL, *Op. Cit.*, p. 22.

¹² *Ibid.*, p. 24.



notre général, le pauvre bougre de général Douay, pas une bête ni un capon, celui-là, qui gobe une prune et qui s'étale, les quatre fers en l'air". (Zola, 1892, p.63)

Cette description de la bataille correspond à celle faite dans les livres des grands historiens comme Alfred Duquet⁹, ce qui prouve le grand travail de documentation effectué par Zola.

Mais à quoi sert cette recherche de véridiction caractérisant le travail de Zola ? Quel effet pragmatique peut-elle exercer ? C'est à cette question que nous répondrons en étudiant l'effet pragmatique de *La Débâcle*.

***La Débâcle*, un récit pragmatique :**

L'acte d'écrire un roman vise non seulement à transmettre au lecteur des informations sur un monde romanesque, mais aussi à « faire », c'est-à-dire à agir sur ce lecteur. Si nous considérons la définition que Benveniste fait du discours, nous trouverons une connotation oratoire ou persuasive ; pour lui, le

⁹ DUQUET, A. *Froeschwiller*, Châlons, Sedan, Paris : G. Charpentier, 1880, pp. 34, 35.

encore le livre frappe par sa précision, sa capacité d'évocation. »⁸

Prenons à titre d'exemple le récit exact et précis que fait Zola des batailles de Wissembourg et de Frœschwiller par l'intermédiaire de deux personnages-soldats :

" L'attaque débuta vers huit heures, alors que nos troupiers se mettaient à laver leur linge, à faire la soupe, à nettoyer leurs fusils. [...] A onze heures, les Français demeuraient maîtres du terrain. Mais les renforts ennemis ne cessaient d'augmenter, tandis que la division française ne recevait aucun soutien. Le général Abel Douay fut tué entre onze heures et midi par l'explosion du caisson 24 de munitions d'une batterie de mitrailleuses. lors, à sept heures, voilà que les obus se mettent à tomber dans nos marmites. Nom de Dieu ! ça n'a pas traîné, nous avons sauté sur nos flingots, et jusqu'à onze heures, vrai ! on a cru qu'on leur allongeait une raclée dans les grands prix... Mais faut que vous sachiez que nous n'étions pas cinq mille et que ces cochons arrivaient, arrivaient toujours. [...] Pour lors, voilà

⁸ F.ROTH, *La guerre de 70*, Paris, Fayard, 1990, p. 690.

historiques établies soit par la *doxa* culturelle en vigueur, soit par des historiens respectés. C'est le cas dans *La Débâcle*, le roman objet de notre étude. En effet, Zola a mis au service de sa démarche un travail d'information et de documentation gigantesque. Selon l'attestation des historiens notables comme Girardet, *La Débâcle* représente un véritable reportage, d'une scrupuleuse exactitude, de la guerre à Sedan : « *La Débâcle constitue à cet égard un document d'Histoire d'une valeur non contestable et dont [...] aucun argument, aucune critique factuelle ne sont réellement venus mettre en cause l'exactitude essentielle.* »⁷. De même, Roth, un célèbre historien de l'époque, reconnaît le travail d'historien de Zola :

« Le premier auteur important à avoir volontairement intégré 1870 dans un cycle romanesque est Emile Zola. [...] C'est la bataille de Sedan qui est au cœur du récit. Zola s'est soigneusement documenté : visite des lieux, interrogation de multiples témoins. Aujourd'hui

⁷ Émile ZOLA, *La Débâcle*, Paris, Gallimard, Folio Classique, Edition établie et annotée par Henri Mitterrand, Préface de Raoul Girardet, 1984, p. 9.

Oliver Cromwell de Gardiner³ et *Charles Le Chauvede* de Zumthor⁴.

- La catégorie B dont les récits de fiction présentent des événements et des personnages qui manquent de la caution documentaire caractérisant les récits de la catégorie A. Citons, à titre d'exemple, des récits d'aventures tels que *L'Île au trésor* de Stevenson⁵ et *le Seigneur des anneaux* de Tolkien⁶. Les récits de ces romans sont purement fictifs, l'Histoire n'y occupe qu'une place secondaire.
- La catégorie C qui relève des catégories complexes, c'est-à-dire celles des récits combinant personnages et événements historiques avec personnages et événements inventés. L'historicité et la fictivité s'y fondent l'une avec l'autre. Dans la catégorie C, se regroupent les récits où continue à dominer un certain respect de l'historicité, les paroles et les actes des personnages n'entrent pas en conflit avec les versions

³GARDINIER, *Oliver Cromwell*, Londres et al., Longmans, Green, 1901.

⁴ZUMTHOR, *Charles le Chauve*, Paris, éditions Tallandier, 1981.

⁵Robert Louis STEVENSON, *L'Île au trésor* (trad. André Laurie), Paris, J. Hetzel, 1885.

⁶J. TOLKIEN, *Le Seigneur des anneaux* (trad. Francis Ledoux, Daniel Lauzon), Paris, Christian Bourgeois, 1973.

des) spécialistes »¹. En revanche, les événements inventés représentent, d'après Halsall, les incidents « qui, ontologiquement parlant, ne dépendent nullement d'une prétendue référentialité historique et où s'engagent des personnages non historiques »². Ainsi quand le narrateur de *La Débâcle* affirme que Maurice Levasseur et Jean Macquart, personnages inventés, faisaient partie de l'armée française lors de la bataille de Sedan, nous avons affaire à un incident non historique.

Halsall distingue plusieurs catégories de récit historico-inventé, selon leur degré d'Historicité ou de Fictivité. Nous pouvons en citer les catégories suivantes :

- La catégorie A qui groupe les récits purement historicistes, notamment ceux qui représentent des biographies officielles de personnages historiques et qui respectent scrupuleusement la documentation d'archives. C'est le cas dans les romans suivants :

¹Albert HALSALL, *L'art de convaincre. Le récit pragmatique, rhétorique, idéologie, propagande*, Toronto, Les Éditions Paratexte, 1988, p. 272.

²*Idem*

Communards, et Jean, obéissant aux ordres avec les Versaillais. Dans les affrontements, Jean tua Maurice qu'il n'avait pas reconnu, puis découvrit ce qu'il avait fait. Jean envisageait d'épouser Henriette, la sœur de Levasseur, mais il y renonça, quitta Paris et l'armée ; puis il se retira en Provence.

Comme nous le remarquons, l'Histoire joue un rôle primordial dans *La Débâcle*. Mais, à quelle catégorie de roman historique appartient *La Débâcle* ?

A quelle catégorie de récit historique appartient *la Débâcle* ?

Le roman historique est un texte narratif où coexistent, dans le même univers diégétique, des événements et des personnages historiques d'une part, et des événements et des personnages inventés d'autre part. Les événements historiques sont, selon Halsall, « *ceux dont la nature ontologique n'est pas contestée par les spécialistes, ceux enfin où se sont engagées des personnes dont l'existence historique est attestée par une documentation solide ou du moins reconnue comme telle par les (ou par la majorité*

renvoyé comme un laquais par « l'adjuvant de service ». Puis, il télégraphia la dépêche traduite aux ambassades allemandes et aux journaux allemands et français. Les Français se sentirent alors provoqués, et dans l'excitation, les crédits de guerre furent votés le 15 juillet. La guerre fut déclarée le lendemain par La France.

L'action dans *La Débâcle* commence le 6 août 1870, à deux kilomètres de Mulhouse après que la guerre fut déclarée. Dès le début du roman, on apprend la défaite surprise que subit la France à Wissembourg. On retrouve Jean Macquart, le héros malheureux de *La Terre* qui récupéra son grade de caporal et mena le 106^e de ligne vers les lieux du conflit : Sedan et Verdun. Il avait sous son commandement Maurice Levasseur, un jeune intellectuel idéaliste qui rêvait de révolution. Celui-ci s'irritait tout d'abord de devoir répondre aux ordres d'un paysan sans éducation comme Jean Macquart. Pourtant, au milieu des épreuves et des privations, une certaine amitié se noua entre les deux hommes, qui apprirent à s'apprécier. Mais, après la guerre, ils se retrouvèrent pendant la semaine sanglante qui mit fin à La Commune, chacun dans un camp différent : Levasseur avec les



défavorablement cette candidature car elle donnerait un avantage à la Prusse. En fait, elle craignait d'être encerclée par les Prussiens : au sud-ouest et au nord-est. Bien que Guillaume I, le roi de Prusse, eût convaincu son parent de retirer sa candidature le 12 juillet 1870, le chef de la diplomatie française et l'impératrice des bonapartistes autoritaires exigèrent du roi prussien une confirmation écrite. Guillaume I, excédé, confirma à l'ambassadeur français la nouvelle du retrait du prince et ajouta qu'il n'avait plus rien d'autre à dire à l'ambassadeur français. C'était un peu sec, mais le ton restait poli et les contacts ne furent pas rompus.

Pourtant, tout explosa à cause de la dépêche d'Ems que le roi de Prusse adressa à Bismarck, le Chancelier prussien, pour lui raconter sa conversation avec l'ambassadeur français. Celui-ci désirait unifier l'Allemagne et croyait que seul un choc pourrait accélérer l'unification de l'Allemagne, comme par exemple une guerre nationale contre un ennemi commun. Alors, pour provoquer la France, il commit une erreur volontaire en traduisant la dépêche du roi de Prusse en français, cette erreur laissait entendre que l'ambassadeur de France fut



Le roman au service de l'Histoire

Durant toute sa vie, Zola était connu pour ses prises de position politiques, son engagement intellectuel, sa défense de la justice et des droits humains. Sur le plan littéraire, son chef-d'œuvre est les *Rougon-Macquart*, fresque romanesque en vingt volumes qui dépeignent la société française sous le Second Empire et qui mettent en scène la trajectoire de la famille des Rougon-Macquart à travers ses différentes générations. Explorer cette série, c'est donc parcourir toute une période de l'Histoire de la France.

La Débâcle fut publié en 1892 à la suite de la chute du Second Empire. Le livre y traite deux événements historiques : la défaite de Sedan en 1870 et la Commune en 1871. Le conflit entre la France et l'Allemagne qui mena à la bataille de Sedan avait pour origine une affaire anodine : la candidature d'un prince allemand au trône d'Espagne ; en effet, les militaires et les hommes politiques espagnols cherchaient un successeur au trône d'Espagne et le premier ministre espagnol trouvait le jeune prince allemand Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen un bon candidat. Or la France jugeait



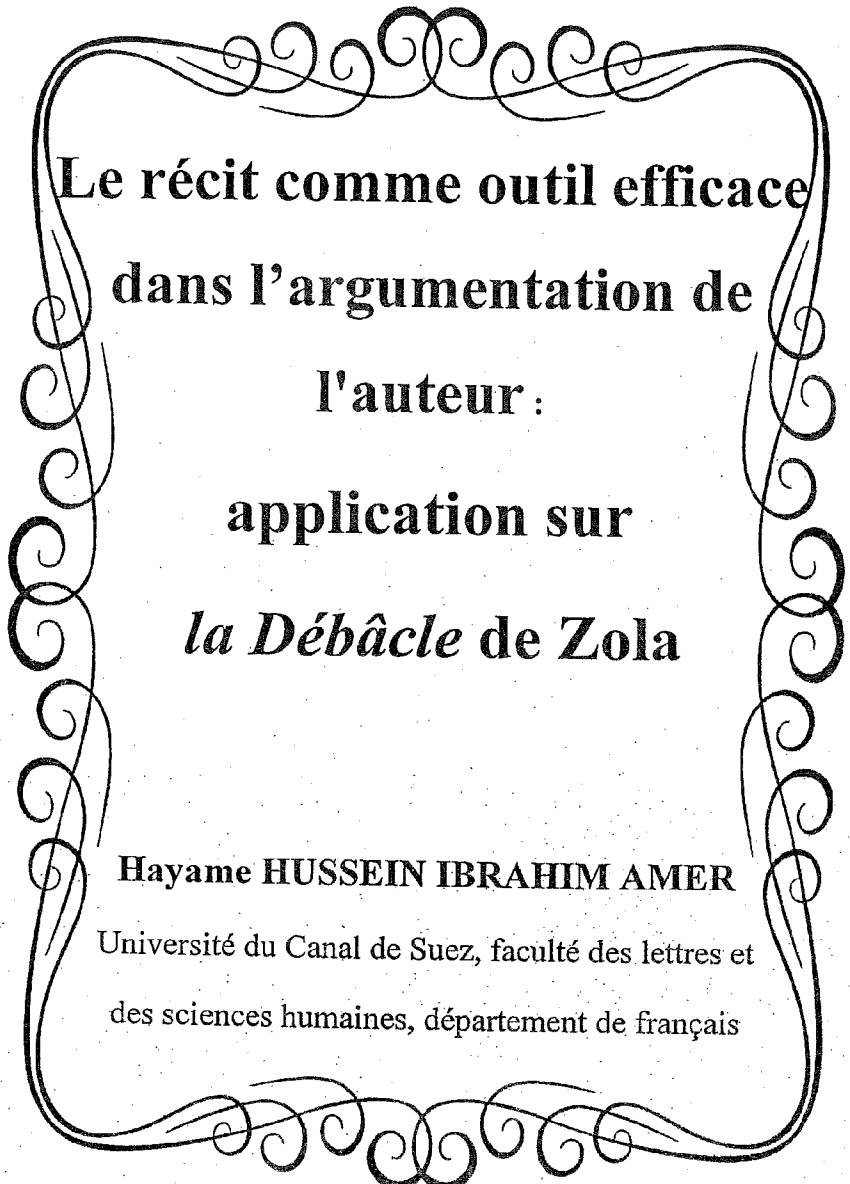
critique la corruption, le Mal et la misère ouvrière. Le roman est également une dénonciation implacable de la guerre et de ses horreurs. L'intérêt de *La Débâcle* est qu'en plus d'être un roman et donc une histoire, il est aussi un peu l'Histoire elle-même. C'est un roman d'un réalisme fou : la guerre de 1870 y est décrite sans concession avec toutes ses images puissantes, désolantes, pitoyables et horribles.

En un premier temps de la recherche, nous présenterons le roman, objet de notre étude, en mettant l'accent sur les conditions historiques où se déroulent ses événements. De même, nous montrerons à quelle catégorie de roman historique appartient *La Débâcle*. Ensuite, nous expliquerons pourquoi ce roman historique relève de ce qu'on appelle le *récit pragmatique*. Enfin, grâce à notre analyse sémio-rhétorique nous expliquerons comment l'Histoire contribue à l'efficacité de l'argumentation de Zola.



Depuis longtemps, Histoire et Fiction sont considérées comme deux sœurs tantôt rivales, tantôt amies. En fait, la tentation historique des écrivains a toujours existé ; de même, l'ambition littéraire des historiens n'a jamais disparu. Ce travail, situé au carrefour de la poétique, de l'argumentation, de l'historicité, de la sémiotique et de la narratologie, se propose de répondre à plusieurs questions sur le rapport entre l'Histoire, le roman et l'argumentation. Quel rôle l'Histoire peut-elle jouer dans un roman relevant du récit pragmatique ? Comment le roman historique devient-il un support pour étayer l'argumentation de l'auteur et garantir son efficacité ? Quel emploi rhétorique le récit pragmatique peut-il faire des données historiques ? C'est à ces questions que nous tenterons de répondre en étudiant *La Débâcle* d'Emile Zola.

La Débâcle est un roman d'Émile Zola publié en 1892, le dix-neuvième volume de la série les *Rougon-Macquart*, dont il constitue la conclusion historique. Le roman raconte la défaite ahurissante de la France face aux Prussiens en 1870. D'après Zola, cette défaite est la conséquence fatale du régime du Second Empire dont il



**Le récit comme outil efficace
dans l'argumentation de
l'auteur :
application sur
la Débâcle de Zola**

Hayame HUSSEIN IBRAHIM AMER

Université du Canal de Suez, faculté des lettres et
des sciences humaines, département de français

